

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Du 11 mars 1903, Maxima, Minima, etc.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 11 mars. Indications pour la Louisiane: Temps beau jeudi et vendredi; légère brume variable.

Cleveland et le Bryanisme.

Voici la guerre décidément déclarée entre deux personnages importants, dont l'union assurerait pour longtemps la fortune du parti démocrate, MM. G. Cleveland et W. J. Bryan.

Si nous mettons leurs deux noms en regard, ce n'est pas que nous prétendions comparer les mérites de l'un à ceux de l'autre... Cleveland enfin, ayant éprouvé les honneurs aux quels puisse aspirer un grand citoyen dans une république et se reposant sur son glorieux passé, et Bryan, homme nouveau, nourrissant de hautes ambitions et ayant toujours les regards tournés vers l'avenir.

Il n'est guère possible à l'un de prendre la parole sans que le nom de l'autre ne vienne aux lèvres ou ne lui soit rappelé par ses auditeurs d'une façon assez peu bienveillante.

Cette antipathie qui date déjà de quelques années n'est pas alimentée par la rivalité des ambitions, par la course au même emploi de part et d'autre, M. Cleveland ayant pris sa retraite comme fonctionnaire actif et résigné à toute candidature.

Le fait est que s'il reparait encore dans l'arène, c'est comme simple citoyen, pour défendre des idées qu'il croit justes et utiles, et sauver le parti dont il est resté le chef honoraire.

Il en est tout autrement avec M. Bryan, qui est jeune, ambitieux, et a la prétention de fournir dans l'avenir une aussi brillante carrière que M. Cleveland en a fournie dans le passé.

Toute sa conduite dément ses paroles et il n'a jamais été aussi candidat que depuis le jour où, dans un moment d'oubli, il a déclaré qu'il ne l'était plus.

Cette lutte d'un caractère tout à fait personnel entre ces deux hommes a été provoquée non pas par Cleveland, mais par Bryan le jour où l'ancien Président a fait comprendre à ce dernier qu'il ne soutiendrait pas sa candidature. C'est à partir de ce moment que les attaques ont commencé.

Dans cette lutte profondément regrettable, parce qu'elle divise le parti en deux et le met en danger, M. Cleveland a toujours eu avoir de son côté le bon droit et la raison.

Après avoir, comme il l'a fait, passé sa vie à défendre intrépidement les principes de la démocratie, il n'avait que faire de protéger, de soutenir un candidat qui n'avait aucune des idées, aucune des allures de la véritable démocratie américaine.

M. Bryan reproche amèrement aux vrais démocrates de ne pas dater d'aujourd'hui, d'être de la vieille roche. C'est précisément ce qui fait leur force et leur gloire. Il vaut mieux s'en tenir fidèlement aux principes indéfectibles de la démocratie de nos pères que de s'aventurer au milieu de nouveautés dangereuses qui peuvent conduire le pays à sa perte.

C'est déjà beaucoup trop d'avoir constamment à lutter contre le péril du républicanisme du Nord. Evitons autant que possible le péril du populisme et du radicalisme dont M. Bryan est malheureusement le représentant et l'apôtre.

Le Canal Interocéanique.

URGENCE DE SA CONSTRUCTION.

De toutes les conceptions du cerveau de l'homme en ces temps modernes, de toutes les entreprises qu'il ait rêvées et tentées depuis deux ou trois siècles, nous n'en connaissons pas une aussi grandiose, aussi utile, aussi franchement humanitaire, entendue dans le sens le plus large que l'on puisse donner à ce terme, que la conception, que l'entreprise du canal isthmique qui unira les deux grands océans, qui rapprochera les deux grands continents, qui fera du globe une vaste mer au milieu de laquelle s'agitent toutes les nations, toutes les races, pour s'aider mutuellement et progresser côte à côte sous les regards et sous la protection de la Providence. S'il est possible de rêver dans l'avenir une véritable fraternité humaine, elle ne pourra jamais s'opérer que sur les océans entre les différents continents unis entre eux par d'admirables et rapides moyens de communication.

Voilà longtemps, plus d'un demi-siècle, que nous paraissons être, chaque jour, à la veille de réaliser ce magnifique rêve. Sur les deux rives de l'Atlantique et du Pacifique, chaque nation semble travailler à l'accomplissement de cette grande œuvre, et cependant elle n'est pas plus avancée à l'heure présente que le premier jour. De tous les côtés, tantôt dans l'ancien monde, tantôt dans le nouveau surgissent à chaque instant des obstacles imprévus qui retardent indéfiniment la mise à exécution de l'entreprise.

A peine les oppositions qui surgissent dans l'ancien monde sont-elles levées qu'il s'en manifeste d'autres plus épineuses que les précédentes. Au moment où toutes les difficultés ont disparu dans l'hémisphère oriental, en voici d'autres qui se manifestent dans le nôtre.

On avait mis bien du temps à rendre possible la construction d'un canal entre les deux océans. A peine a-t-on réussi à s'entreprendre sur les plans de l'entreprise, qu'il surgit un projet nouveau qui vient contrarier le premier et en retarder indéfiniment la mise à exécution.

Il y a maintenant deux ca-

naux projetés au lieu d'un, et l'œuvre rencontre plus d'obstacles que quand il n'y en avait qu'un seul.

Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois et jeter son dévolu sur l'une ou l'autre voie de communication.

Pendant que l'on se dispute à Washington et ailleurs sur le choix de l'emplacement, les travaux à peine commencés sont interrompus. Le monde attend avec impatience et ne voit rien venir. Ce sont pourtant les populations voisines de l'Amérique Centrale qui souffrent de ces retards. Elles forment projets sur projets et ne peuvent en réaliser aucun, à cause de l'inaction provoquée par ces interminables discussions. L'affaire est en ce moment entre les mains du président des Etats-Unis et du Congrès de Washington. Qu'ils s'entendent donc une bonne fois sur le choix de la route à suivre et permettent ainsi de poursuivre les travaux commencés, soit d'un côté, soit de l'autre.

Les populations les plus intéressées à cette mise à exécution sont celles du sud des Etats-Unis et, spécialement de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans. Elles ont bien le droit de réclamer, non seulement dans leur propre intérêt, mais dans celui de l'Union tout entière qui doit plus que toutes les autres nations en bénéficier.

La transmission héréditaire.

M. Le Hello dans la "Revue scientifique", raconte qu'une vache ayant en la corne gauche détruite par une appanation prolongée, engendra ensuite trois veaux dont la corne gauche était remplacée par une petite tumeur dure, mobile et fixée à la peau. Eimer rapporte qu'à la suite d'une varicelle survenue chez M. Messen de Falkenberg, à l'âge de sept ans, il persista à la tempe gauche une cicatrice provenant d'une pustule, et que grand fut l'étonnement de ce médecin en rencontrant une marque identique chez son fils.

Scouteten dit avoir connu un maçon qui avait été mutilé aux mains dans une chute, et dont un fils avait un seul doigt à une main, et à l'autre deux doigts seulement. De ce fils naquirent plusieurs enfants, plus ou moins sujets à des anomalies analogues.

La transmission des mutilations de la queue a été assez souvent constatée chez les chiens et les porcs. Mais en un publicateur qu'il existe des races de ces animaux dont l'appendice caudal offre naturellement cet aspect. Pour le chat, on ne saurait rien invoquer de semblable; aussi, la relation que donne le numéro du 30 janvier 1897, de la "Revue scientifique", aurait pu offrir une grande portée.

"Le journal "Le Chénit et l'Echo de l'élevage", y est il indiqué, publie une note sur un cas de chat sans queue. "Il y a dix-huit mois, une chatte appartenant à un amateur des environs de Newbury dut subir une opération chirurgicale, à la suite d'un accident; sa queue fut écourtée de deux tiers. Quelques semaines après, elle donna naissance à trois petits, dont l'un avait la queue à peine plus longue que celle de sa mère. Une autre gestation ultérieure fut de trois petits aussi: l'un d'eux a la queue de longueur normale; le troisième n'a pas de queue du tout."

Le lendemain, Phomme se présentait à Ledru Rollin et lui montrait le chapeau galonné du malheureux qu'il avait tué-tués-certifié d'indéniable civisme-et immédiatement il obtint sa récompense: un emploi de gardien au musée du Louvre.

LES VOITURES DE LOUIS-PHILIPPE

On connaît la légende qui veut que Louis-Philippe ait quitté Paris en fiacre, le 24 février. Elle est fautive comme la plupart des légendes.

Dans quelle voiture est parti le Roi? Le marquis de Flers, dans ses "Souvenirs", va nous l'apprendre, d'après M. de Montalivet. Lorsque l'invasion populaire menaça le château, le 24 février 1835, vers midi, le Roi, donnant le bras à la Reine, sortit du palais par l'avenue centrale du jardin des Tuileries, accompagné de six de leurs petits enfants, portés dans les bras, et entourés d'un fort détachement de la garde nationale à cheval, que le général Dumais avait prudemment commandé pour protéger le départ.

A la vue du Roi, les gardes nationaux expriment leur sympathie et leurs sentiments de fidélité par les cris: "Vive le Roi, vive la Reine!" Louis-Philippe s'attendait à trouver ses voitures à la grille du pont Tournant. Il ignorait qu'elles venaient d'être brûlées place du Carrousel par la multitude insurgée. Après quelques minutes d'une pénible attente près de l'Obélisque, au lieu des voitures attendues, parurent deux voitures appelées broughams et un cabriolet à deux roues, appartenant à la maison du Roi. Elles avaient été envoyées, grâce à la prévoyante sollicitude de M. le duc de Nemours, qui était resté place du Carrousel. Toutes les personnes de la famille royale y montèrent.

Nous sommes édifiés: le fiacre qui emporta Louis-Philippe en exil est une légende: c'était une voiture de sa maison envoyée par le duc de Nemours.

Mais ce n'était pas sa voiture personnelle qui venait d'être incendiée dans les circonstances suivantes: "Il n'est pas exact de dire que la révolution a surpris la famille royale: dès le 24 février, les berlines étaient prêtées, non pour la fuite, mais pour le départ de Paris. On avait attelé douze voitures qui devaient se mettre en marche au premier signal du jeune sous-piqueur Hairoz. La berline du Roi, appelée la "Saverne", était attelée de huit chevaux. A midi et demi, le 24, l'ordre arriva du château de faire avancer les voitures. Le sous-piqueur avait sa livrée rouge. Le contrôleur Triel lui conseilla de revêtir une livrée bleue qui le désignerait moins à la fureur des émeutiers: "Baste! nous pas serons bien", répondit-il. Mais à peine avait-il franchi les portes de l'écurie qu'une trentaine d'individus, cachés derrière l'hôtel de Rohan, ouvrirent le feu sur les attelages. Le cheval du sous-piqueur tomba raide mort.

Eperdu, le jeune homme se dégagea de l'animal et courut vers l'arc de triomphe du Carrousel pour y retrouver un refuge. Un des émeutiers s'avança vers ce pauvre diable, affolé et sans armes; il le tua à bout portant, s'empara de son chapeau galonné, et fit signe à quelques individus de son espèce, qui, déposé- lèrent le cadavre, pour l'abandonner sur le pavé, sanglant, nu.

Le lendemain, Phomme se présentait à Ledru Rollin et lui montrait le chapeau galonné du malheureux qu'il avait tué-tués-certifié d'indéniable civisme-et immédiatement il obtint sa récompense: un emploi de gardien au musée du Louvre.

En présence du développement pris par le service d'aérostation militaire, le ministre de la guerre vient de faire signer un décret de réorganisation.

Le laboratoire des recherches relatives à l'aérostation et l'établissement central du matériel chargé de la fourniture, de la construction, de la réparation, etc., tous deux installés sur le territoire du gouvernement militaire de Paris, seront désormais distincts comme budget, personnel, locaux et outillage. Chacun de ces établissements sera dirigé par un officier faisant fonction de chef de génie et relèvera du gouvernement de Paris.

Les établissements secondaires d'aérostation, installés dans les écoles de génie et dans certaines places, relèveront directement des autorités du génie, sur le territoire desquelles elles seront placées.

THEATRES.

THEATRE TULANE. L'excursion que vient de faire le Tulane dans le répertoire de la bouffonnerie lui a porté bonheur. "Are You a Masou" y attire la foule en matinée comme aux représentations du soir. C'est tout à la fois un succès de pièce et un succès de troupe.

THEATRE CRESCENT. Il y avait encore une fois énorme hier à la représentation de "Lost River", un des drames les plus émouvants qu'il y ait actuellement au répertoire. "Lost River" est une pièce aux idées nobles et élevées, et elle fournit à Miss Lottie Briscoe l'occasion de développer un talent qu'on ne lui connaissait pas jusqu'ici. Miss Briscoe vient de passer au rang des étoiles de première grandeur. Le Crescent est en veine de succès tout à fait exceptionnels.

GRAND OPERA HOUSE. "What Happened to Jones" est peut-être le plus grand succès de la saison au Grand Opera House. M. Geo. Ober y déploie de rares qualités dans le principal rôle. Les aventures étranges, scabreuses qui arrivent aux graves personnages qui figurent dans cette pièce anaissent prodigieusement les habitudes du grand théâtre de la rue Canal.

ST. CHARLES ORPHEUM. Fanny Rice et Milly Capell, telles sont les deux grandes attractions de la semaine à l'Orpheum: l'une, une comédienne extrêmement populaire; l'autre, une écuyère de premier ordre. Aussi la salle est-elle toujours pleine aux représentations de la journée comme à celles du soir. Auteurs de ces deux artistes viennent s'agiter les danseurs, des jongleurs, des acrobates et des bicyclistes d'un rare talent. C'est ce qui explique le succès de l'Orpheum.

L'ESPRIT DES AUTRES. Mme X... n'avoue jamais son âge et ne s'attribue pas toujours le mérite. Un de ses intimes, au courant de ce petit travers, disait en parlant de l'Exposition de 1889: "A cette époque, j'avais treize ans de moins sur la tête. Et il ajoutait, malicieusement: "Et vous?"

Une cuisinière se présente dans une maison bourgeoise. Elle déclare sortir de chez un banquier. "Un homme si riche, ajoute-t-elle, que chez lui on faisait la soupe à l'oignon avec des oignons de tulipe."

Le choléra à bord du vapeur Karamania. France Associée. New York, 11 mars.—Le docteur L'Hommequin, du service sanitaire du port de New York, qui a chargé du vapeur Karamania, de la ligne Anchor, au lequel il y a eu plusieurs décès suspects, dit ce soir que le médecin du bord et le docteur Bailly, du service de gouvernement, ont virtuellement reconnu que les deux matelots et les quatre passagers morts durant le voyage ont succombé au choléra. Les malades ont montré tous les symptômes du choléra. Les médecins de la quarantaine ont à peu près abandonné la théorie de la mort causée par des gaz délétères. L'équipage et les passagers seront détenus jusqu'à l'expiration de la période de danger de choléra.

A CARUTHERSVILLE.

Caruthersville, Missouri, 11 mars.—La ville levée située à un mille et un quart au sud de Caruthersville, au point le plus dangereux sur les bords du Mississippi, se désagrège, tandis que les eaux ont monté de quatre pouces et que la pluie continue. La situation est grave. Les ingénieurs du gouvernement regardent ce point comme le plus dangereux de la région. Sous la direction de l'ingénieur Kilpatrick quatre cents hommes construisent une nouvelle levée. Sur les rives les débarcadères sont submergés, et les eaux au répendant à l'intérieur. Il n'y a que les levées entre l'indication et les cinq mille habitants de Caruthers, qui vivent dans la crainte d'une catastrophe, et les cultures et exploitations de bois de la région qui représentent une valeur de \$5,000,000.

Plaque précieuse. France Associée. San Francisco, 11 mars.—Une plaque en jade de grande valeur, volée à Pékin pendant les troubles, a été trouvée par des officiers de douane dans le bagage d'un capitaine dont l'identité n'est pas révélée. Cette plaque est évaluée à \$2,400. L'inscription qu'elle porte date de deux cents ans et est un hommage par l'empereur régnant à son prédécesseur. Le capitaine de l'armée dit l'avoir achetée en Chine pour \$50.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an: \$6.00. 6 mois: \$3.00. 3 mois: \$1.50. Pour la Mexico, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an: \$7.50. 6 mois: \$3.75. 3 mois: \$1.87. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an: \$10.00. 6 mois: \$5.00. 3 mois: \$2.50. Pour la Mexico, le Canada et l'Etranger: \$4.00. Un an: \$20.00. 6 mois: \$10.00. 3 mois: \$5.00. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUE EXPRESS.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

DE LA REVENANT DE LA "MEDINA".

de sa toilette ni de sa coiffure, il se mit à la frapper doucement au visage de son linge mouillé. Carmen, sous ces flagellations répétées, revint à elle, souleva lentement ses paupières, et toujours courageuse, sourit à sa mère d'abord, puis à Paul.

—Es-tu blessée, mon enfant? demanda Mme de Mendoza, d'une voix anxieuse.

—Non, je ne crois pas, chère mère.

—Vous ne ressentez aucune douleur particulière? interrogea Paul Daroc.

—Non, je ressens plutôt une sorte de courbature passagère.

—Alors nous allons vous aider à vous relever, n'est-ce pas?

—Il le faut bien. Je n'ai pas envie de rester sur l'herbe dans cette position ridicule.

Prenez moi sous les bras, voulez-vous monsieur Daroc? —Certainement, mademoiselle. Et délicatement, avec des précautions infinies, le jeune homme essaya de soulever Carmen. Elle parvint d'abord à se redresser sur son séant, puis à se mettre sur un genou sans paraître éprouver aucune douleur. Enfin, elle fit un effort pour se relever tout à fait.

—J'en ai peur: il m'est impossible de poser le pied à terre.

—Ma pauvre petite, fit tristement Mme de Mendoza, comme tu vas souffrir!

Puis se tournant vers Paul, elle ajouta d'un accent amer: —Vous pensez bien que nous n'allons plus à Murano maintenant; nous rentrons directement à Venise.

—Je le comprends, madame, et je vous prie de croire à tous mes regrets de cet accident.

J'en suis malheureusement la cause indirecte.

Sans ma maudite musique, cela ne serait pas arrivé: je suis au désespoir!

Si vous voulez me le permettre, je transporterais Mlle Carmen dans la voiture, et je vous reconduirais moi-même jusqu'à l'entrée du canal?

—Faites, monsieur, répliqua l'Américain d'un ton sec, comme si, en effet, elle attribuait intégralement à Paul Daroc la responsabilité de l'accident arrivé à sa fille.

Le jeune homme ne voulait pas avoir l'air de remarquer cette attitude injuste, mais bien fémi-

cheval qui, fort heureusement, n'avait pas souffert de sa chute. Et, prenant la bride, il conduisit l'animal au pas, marchant à ses côtés.

Le retour s'effectua tristement, en silence.

Le musicien s'absorbait dans de pénibles réflexions.

Pourrait-il, après ce douloureux incident, et l'attitude bizarre de Mme de Mendoza, revoir Carmen comme il l'aurait souhaité?

Ses leçons allaient se trouver naturellement interrompues, par suite de la blessure de la jeune fille.

Une incertitude cruelle le poignait à cette pensée de s'éloigner d'elle, de ne la revoir jamais, peut-être.

Il sentit en cet instant combien l'adorable Américaine avait pris de place en son cœur, où la souffrance pénétrait maintenant pas à pas.

Enfin, on atteignit le canal. Les dames de Mendoza, embarquées aussitôt dans leur gondole, allaient rentrer au palais Rucioti.

Paul s'était chargé de ramener l'équipage à sa remise. Au moment où l'embarcation quittait la rive, le jeune homme s'inclina profondément. —A bientôt, monsieur Daroc? lui jeta Carmen d'une voix alanguie de souffrance, mais attendrie. Il sourit, devenant tout pâle,

indiciblement joyeux de ces mots qui dissipèrent en grande partie sa cruelle incertitude, et semblaient contenir à la fois un appel et une promesse.

Pour répondre simplement, pour ne pas crier à son tour: "Oui, à bientôt, je vous aime tant!" il dut faire un effort de volonté!

J'aurais l'honneur d'aller prendre de vos nouvelles, mademoiselle, dit-il seulement, tandis que son cœur battait violemment dans sa poitrine.

Et comme la gondole s'éloignait déjà, il se détournant, cachant une larme de joie retenue au bord de ses paupières.

Or, le jour même où se produisait à Venise ce pénible événement, Mme de Sommerense, dont c'était le jour de réception, entendait avec stupeur annoncer dans son salon: M. de Mendoza.

L'Américain salua très bas, serra la main de quelques personnes déjà rencontrées en passant des visites et s'approcha de la marquise.

—Tous mes regrets et toutes mes excuses les plus sincères, madame, dit-il à voix basse.

—Je vous croyais parti, répondit seulement Mme de Sommerense froidement.

—Non, madame, et je ne partirai pas, Dieu merci! C'est, d'ailleurs, pour vous expliquer les motifs importants de cette nouvelle décision que je suis venu; sans cela, je n'aurais

pas osé. Voulez-vous m'accorder, tout à l'heure, quelques minutes d'entretien particulier?

En disant cela, don José regardait son interlocutrice si fixement qu'elle parut hésiter un moment.

—Oui, dit elle enfin, mais dans une heure seulement; lorsque tout le monde sera parti.

—Merci, madame, fit l'Américain.

Puis il s'éloigna et vint s'asseoir au milieu des visiteurs indifférents.

Son extraordinaire esprit de volonté, son remarquable sang froid lui permirent de causer de tout, légèrement, d'allure dégagée.

Peu à peu, chacun se retira; la marquise se retrouva seule avec don José.

Elle sonna sa femme de chambre.

—Berthe, dit elle, tu vas mettre un peu d'ordre ici, n'est-ce pas? En même temps elle lança un coup d'oeil expressif à la camériste, désignant clairement l'Américain. La femme de chambre avait compris. Cela signifiait: Il faut rester. —Oui, madame, répondit elle simplement. Certaine maintenant que la présence d'un tiers paralyserait les expansions possibles de l'Américain, on retournait sur ses

lèvres toute parole déplacée. Mme de Sommerense se sentit plus à l'aise.

—Je vous écoute, monsieur de Mendoza, dit-elle la voix assurée.

Don José tira lentement, de sa poche, plusieurs papiers, parmi lesquels un télégramme.

—Voilà, dit-il ce qui m'a empêché de partir.

Au moment même où j'allais me rendre à la gare, j'ai reçu cette dépêche de mon sous-directeur:

"Inutile venir; révolte et grève terminées, dire seulement s'il faut traiter avec représentant Simpson et Cie, voir au besoin les Simpson eux-mêmes à Londres."

Vous comprenez, maintenant, madame, pourquoi je n'ai pas eu besoin de me rendre à Buenos-Ayres, comme je l'avais projeté.

Je suis allé seulement à Londres, avant hier. J'ai conclu l'affaire dont je vous avais entretenu, c'est à dire la vente exclusive de notre production aux Simpson et Cie, en m'engageant même pour l'année prochaine.

C'est, de leur part, une sorte d'accaparement; dont nous profiterons, d'ailleurs, car cela doit amener fatalement une hausse des cotons. Voici enfin la copie du traité, au bas duquel il ne manque plus que votre signature. —Est-ce cela que vous êtes venu chercher? demanda Mme